

microméga

Félix Vallotton
La vie meurtrière

Avec sept dessins de l'auteur

Image de couverture : Félix Vallotton, *Nu à l'écharpe verte*, 1914. Huile sur toile,
112 × 145 cm. La Chaux-de-Fonds, Musée des beaux-arts.

© 2023, Infolio éditions, CH - Gollion, www.infolio.ch

ISBN 978-2-88474-116-7

Couverture, maquette et composition : A.-C. Boehi El Khodary

inFOLIO

AVANT-PROPOS

Le 28 juin 18..., à neuf heures du matin, le commissaire de police du quartier de la Muette posait en arrivant à son bureau la question habituelle :

– Quoi de neuf, Boulot ?

À quoi le secrétaire répondit, comme toujours :

– Rien de particulier.

– Des lettres ?

– Sur la table.

Quel temps !... dit encore le commissaire en retirant son pardessus.

Ces deux mots, additionnels à ceux qu'ordonnaient les stricts rapports de service, marquaient, dans l'esprit de l'honorable fonctionnaire, la dose de familiarité due par le supérieur au collègue obscur. Qu'il plût à torrents, d'ailleurs, ou que, comme ce jour-là, le soleil fut radieux, les termes restaient identiques. À l'inférieur la charge d'en préciser le sens.

Cela dit, M. le commissaire passa dans son cabinet.

Les trois premiers des plis classés par rang de taille sur son pupitre ne contenaient, on veut l'espérer, rien d'urgent, car M. le commissaire se contenta, dès lecture, de les jeter au panier. Au quatrième, par contre, il héla Boulot dont aussitôt la tignasse apparut.

– Boulot, un suicide.

– Homme ?

– Oui, rue des Vignes. Il faut y aller.

– C’est peut-être une blague, insinua le secrétaire, qui n’aimait pas le mouvement.

– Possible, mais il faut y aller tout de même. Bah ! le quartier est joli, ça nous fera une promenade... Prévenez Poirot et Râblé, je descends.

Le secrétaire disparut, et M. le commissaire acheva son courrier, je veux dire qu’il prit la peine d’ouvrir ce qui en restait avant de l’envoyer au tas ; sur quoi, son pardessus renfilé, il mit son chapeau et descendit au poste où les deux agents l’attendaient.

Sur ses talons, la pièce rentra dans le silence administratif ; au mur, une éphéméride tremblota ; dans le panier, la correspondance du jour agonisait sur celle de la veille avec d’imperceptibles craquements de papier mal froissé.

Les papiers des pauvres, mous et résignés, moururent presque tout de suite, les papiers élégants y mirent un peu plus de temps, mais à peine.

111, rue des Vignes, la concierge ne fut pas peu surprise de voir cet appareil. Effarée d’abord par l’appel d’un timbre impérieux plus que de raison, elle se calma devant les uniformes, invoqua sa sciatique et feu son mari, et se disposait à entrer dans des histoires, quand le commissaire lui coupa la parole :

– Monsieur Jacques Verdier ?

– Au troisième, la porte à gauche.

– Est-il chez lui ?

– Je ne l’ai pas vu descendre.

– Avez-vous la clé de son appartement ?

– Oui, monsieur le commissaire, c’est moi qui fais son service.

– Parfait ! Montrez-moi le chemin.

– Un homme qui était si tranquille !... Qu’est-ce qu’il a bien pu faire ? murmurait la digne femme en prenant la tête de la colonne.

Gémissante, et tant bien que mal, elle se hissa jusqu’à l’étage. Arrivée devant la porte, ses jambes flageolaient.

– C’est ici, monsieur le commissaire.

– Frappez un peu, pour voir.

Pas de réponse.

– Ouvrez, alors.

La clé finit par trouver la serrure et tourna deux fois ; dans l’escalier, des galons luisaient aux képis de l’ordre, quelqu’un se moucha.

Monsieur le commissaire entra le premier. La chambre était obscure, les rideaux clos.

– Voilà mon affaire, dit-il en apercevant dans un fauteuil la forme sombre d’un corps affalé ; mais, d’abord, de la lumière.

On tira les rideaux, et l’homme apparut.

– Ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu ! se mit aussitôt à glapir la concierge, ce pauvre monsieur Verdier !

– Du calme ! dit le secrétaire avec autorité.

Puis, comme il ne manquait pas d’esprit, il ajouta, paterne :

– Vous ne le réveillerez tout de même pas, hein ?

Vu les circonstances, personne n’osa rire, pas même les deux gardiens de la paix, qui cependant étaient bon public. D’ailleurs le commissaire précipitait les choses.

– C’est bien le nommé Jacques Verdier ? dit-il à la concierge. Vous le reconnaissez ?

– Oui, monsieur le commissaire, c’est bien ce pauvre monsieur ! Dans quel état le voilà mis !

– Vous pouvez retourner à votre loge, on n’a plus besoin de vous.

– Vous êtes bien honnête, monsieur le commissaire !... Une histoire pareille... au 111 ! J’en ai la chair de poule.

– Allez !... allez !...

La préposée revint donc à ses fonctions, bouleversée, mais non sans tout d’abord porter la nouvelle aux voisins du carré – à ceux d’en haut, à ceux d’en bas, à ceux d’à côté, et à ceux d’en face. Pendant une demi-heure, toutes les portes battirent dans l’immeuble.

– Nous disons : « Jacques Verdier, vingt-huit ans », continuait le magistrat, qui tenait en main la lettre du défunt.

« Je me tue volontairement, et pour des motifs personnels. Je n’ai ni parents, ni enfants, ni amis ; je ne dois rien à personne, et personne ne me doit rien. Je laisse dans le tiroir de mon secrétaire quinze cents francs en or et cinq mille en billets, plus une liasse de titres et d’obligations, que je donne à l’Assistance publique ; je réclame la fosse commune, et prie monsieur le commissaire de police qui fera la constatation de vouloir bien accepter, pour lui personnellement, le pli cacheté qui se trouve sur ma table : il fera de son contenu l’usage qu’il voudra. »

– Procédons régulièrement, dit le commissaire, qui se sentait troublé.

Il ouvrit le meuble : les choses étaient bien en ordre, les billets, les quinze cents francs et les titres. Sur la table, à côté du revolver, le pli cacheté portant pour toute suscription :

« À monsieur le commissaire de police. »

– Allons ! puisque c’est pour moi !...

Et il rompit le cachet.

Une deuxième enveloppe apparut, avec ces mots en grosses capitales :

UN AMOUR

M. le commissaire supporta très bien le coup, et de ses sentiments rien ne transpara.

– Ah bon ! dit-il, je vois ce que c’est.

Puis il fourra le paquet dans sa poche, et tout de suite revint aux affaires sérieuses.

– Boulot, vous rédigerez le procès-verbal ; Poirot, vous préviendrez la mairie et l’état civil... L’histoire est simple comme bonjour !

Et jetant un coup d’œil au mort dont la tempe saignait :

– Ah ! le bougre ! il ne s’est pas raté !

– Ça, non, risqua Râblé, qui ne manquait pas une occasion de se montrer dans le service.

– Vous, restez de piquet en attendant le médecin... Nous autres, en route !

L’instant d’après, Râblé, demeuré seul auprès du cadavre, tâchait de se livrer à des réflexions, mais il était peu doué, et n’y parvint pas plus qu’à son ordinaire ; aussi, pour suppléer à cette disgrâce, se mit-il à admirer, sans les comprendre, les images qui pendaient au mur. Pour ce faire, il marchait prudemment, gêné par le bruit de ses bottes, et faisait de grands cercles autour des sièges.

À déjeuner, M. le commissaire, pour décharger son veston, jeta le manuscrit dans l’assiette de son épouse ; elle le trouva sous sa serviette, en lut distraitemment quelques pages

et n'y prit aucun plaisir. Sa femme de chambre le recueillit plus tard, gisant dans quelque coin, et, ne sachant qu'en faire, elle le passa à son amant, élève architecte à l'École des Beaux-Arts.

Celui-ci en parla à divers amis chevelus, qui, le soir, au café, rêvaient de fonder une revue. Séduits par sa gratuité, la publication d'*Un amour* fut par eux, en principe, décidée.

Malheureusement l'idée ne germa point, la jeune revue ne vit jamais le jour ; ses fondateurs firent couper leurs cheveux, et *Un amour* sombra dans les poussières bien connues de l'oubli.

C'est de là que nous le tirâmes, pour le donner ci-après, intégralement et dans sa fleur.

NOTA. – Nous nous sommes crus en droit de substituer au titre un peu désuet, donné par l'auteur défunt, celui, plus épicé, d'*Un meurtre*¹.

La différence n'est pas si grande qu'on pourrait croire, d'ailleurs, et chacun verra bien, après lecture, et selon ses expériences personnelles, combien les deux sens se juxtaposent : ils sont quasi synonymes.



1 Remplacé enfin par celui de *La Vie meurtrière*.

CHAPITRE PREMIER

Je n'ai, bien entendu, de ma naissance et des circonstances qui l'accompagnèrent, aucun souvenir, et ma mémoire n'a rien gardé des phases d'un événement qui dut se passer sans gloire, et, comme on pense, dans la plus stricte intimité.

Le seul témoin qui me resta de cette époque fut une photographie de mes parents, représentés tous deux en costumes surannés, la main dans la main, avec, aux yeux, un regard naïf de bonheur rengorgé ; elle avait été faite, en signe d'orgueil, peu de jours après ma venue, et le cliché en était détruit. Je l'avais moi-même décrochée du mur paternel, déjà jaunie, et je lui vouais un respect et des soins tout particuliers.

Qu'est-elle devenue ?

Je l'aimais sans doute avec exagération, car je l'ai si bien cachée un jour, que jamais plus je ne l'ai retrouvée.

De ma toute première enfance, je ne sus rien que par des ouï-dire. Ma mère prétendait que j'étais beau, et mon père que j'étais intelligent. J'étais, au dire de chacun, le portrait vivant de l'autre, et même une certaine tante Florence dont la forme rabougrie et le masque jaune me reviennent parfois, affirmait non seulement que je ressemblais à tous les deux, mais encore à mon grand-père Aubert qu'elle avait connu dans sa jeunesse, et, de plus, à sa propre sœur à elle,

une vieille fille un peu simple, qui n'avait vraiment rien à voir dans cette affaire.

Bref, je ressemblais à tout le monde. J'espère pour le monde n'avoir pas continué.

Seule, l'histoire de ma diphtérie plane sur ce petit passé vieillot et lui donne quelque relief. Comment l'attrapai-je, on ne le sut jamais, malgré d'innombrables discussions auxquelles la parenté tout entière se mêla ; en tout cas ce dut être affreux, car lorsque ma mère, rappelant quelque fait d'autrefois, disait : « C'était pendant la maladie de Jacques », tous devenaient graves et personne ne parlait plus. Enfin, bien que le sérum guérisseur ne fût pas inventé, je m'en tirai. Le nom du médecin qui fit le miracle fut révérend par les miens à l'égal des plus grands, mais je serais bien en peine de le dire.

Hormis « ma maladie », rien ne m'est donc parvenu de ces temps primitifs. Je dus être un bébé comme tous les autres, faire ce qu'ils font, pleurer, crier, salir mon linge ; pas plus qu'un autre je n'évitai la rougeole, et les dents me poussèrent dans les mêmes délais. Il faut en venir aux environs de mes cinq ans pour qu'une image vraiment réfléchie m'apparaisse.

C'était un soir. Assis près de ma mère, je découpais des images, que je collais ensuite dans un cahier ; non sans dommage pour mes doigts, lorsque survint mon père qui dit ces mots :

– La guerre est déclarée !

Je devinai qu'il s'agissait d'une chose considérable. Nous étions sous la lampe, et, dans le cercle de lumière tracé par l'abat-jour, je ne voyais à hauteur des yeux que le gilet de mon père, barré par sa chaîne en or. De ma mère, les seules mains apparaissaient dans la lumière, agiles sur un tricot blanc. Elles s'interrompirent soudain, et j'entendis

une voix toute changée : « Est-ce possible !... mon Dieu !... », et d'autres choses dont je ne me souviens plus ; d'ailleurs il était l'heure et on me coucha. Puis des semaines passèrent. Au tricotage avait succédé un travail dont je ne saisisais pas l'opportunité, mais qui m'amusait ; ma mère, comme tant d'autres, faisait de la charpie. Je voulus l'aider ; elle me confia un morceau de linge, et je m'escrimai de mon mieux à tirer les fils.

Dès lors, chaque entrée de mon père fut accueillie par un « Eh bien ? » de jour en jour plus douloureux ; mes parents parlaient à voix basse « afin de ne pas impressionner le petit », et je n'entendais que le son amorti de leurs paroles, coupé de « Quelle horreur !... », de « Pauvres gens !... », parfois de sanglots ; puis l'un retournait aux nouvelles, l'autre à sa tâche, et moi à rien ou à quelque chose d'équivalent.

Vers la fin de l'hiver, une grande agitation se manifesta dans le pays. Des bruits alarmants se précisaient ; on parlait d'une armée battue, poursuivie et traquée par les Prussiens, finalement obligée de passer la frontière en déposant ses armes. Je n'y comprenais pas grand-chose, et mon jeune esprit n'était pas de taille à donner forme à des propos aussi extraordinaires ; mais ces allées et venues perpétuelles d'amis venant voir ma famille, ces causeries interminables roulant sur le même sujet, une atmosphère toujours chargée d'inquiétude, enfin et de toutes parts des préparatifs singuliers, la ville en remue-ménage, les bourgeois sur leurs portes et des soldats partout me mettaient en ébullition.

Tout cela demeure bien confus, et je fais effort pour préciser des souvenirs à ce point endormis, mais de ces événements date l'aurore de ma sensibilité, et je me dois d'en donner acte. Pareil à tous les enfants, la curiosité chez moi primait le reste, et, si le sens profond des choses et leur

raison m'échappaient ou restaient vagues, les faits alors marquaient. Il s'en produisit de tels, et tant, et si palpables, que j'aurais du mal à vouloir les suivre et les énumérer.

Un beau jour, vers les quatre heures de l'après-midi, le tambour annonça que le soir même un fort détachement de troupes internées arriverait en ville et serait logé chez l'habitant.

– On va voir des soldats de la guerre ? disais-je à ma mère, des vrais ?

Mais elle avait mieux à faire que de répondre. Déjà la maison était en branle-bas, la bonne affolée transportant d'un étage à l'autre paillasses et matelas, cependant que mon père, en bras de chemise, démontait des lits.

Il faisait nuit quand la colonne fit son entrée sur la place. J'étais tremblant d'émotion, et lorsque du fond d'ombre où grouillait un piétinement mou surgirent les premières figures, toutes jaunes dans l'éclat du gaz, j'eus peur et me collai aux jambes paternelles.

Mais aussi quel spectacle !

Je les vois encore, haillonneux, mornes, aplatis ; brutalement éclairés pendant une seconde inoubliable, et rentrant aussitôt dans le noir où se hâtait leur panique. J'entends le bruit de leurs pas pressés et peureux, et le brouhaha de plaintes et de jurons d'où fusaient parfois de si pauvres plaisanteries ! Sans ordre, par paquets ou à la débandade, il en passait, mêlés, confondus, interminablement. Une puanteur les environnait ; plusieurs avaient des vêtements civils et mordaient à même des miches de pain, certains portaient un camarade sur leur dos, aucun n'avait d'uniforme reconnaissable ; beaucoup étaient blessés, tous étaient hâves, barbus et crasseux.

Au jour, ce fut pis encore ; il en arrivait à toute heure et le flot ne cessait plus. Des petits « moblots » exsangues, blottis dans des peaux de mouton, des cavaliers à pied, des fantasins juchés à deux sur de misérables chevaux à la queue rongée, aux flancs vidés, des turcos en braies de toile que la dysenterie leur collait aux cuisses, des nègres, des volontaires de toutes langues et de tout poil, des aventuriers, des bandits, des femmes, et jusqu'à des prisonniers allemands qui traînaient leurs loques dans cette déroute.

Quelques officiers suivaient la cohue, mais la plupart arrivait en voiture, trop élégants, et parlant haut.

J'étais partout, dans le petit rayon que m'accordait la tolérance paternelle, et mon jeune cerveau s'imprima là de scènes d'horreur.

Je vis un malheureux, amputé des deux jambes, balloter dans une hotte sur les épaules d'un ami ; je vis panser et débrider des plaies, j'entendis craquer des os, je vis du sang, de l'ordure et du pus couler à filets le long du trottoir.

Chez nous, tous se multipliaient ; on faisait la soupe dans une chaudière, et plusieurs fois j'accompagnai la bonne portant des arrosoirs de vin chaud dans les églises où campaient des bataillons. Le linge de la maison parti dès le premier jour, mon père n'avait plus ni vêtements ni chaussures ; on découpa des couvertures de lit pour faire des bandes, et des hommes couchèrent, enveloppés dans nos beaux tapis, sur le parquet du salon.

Pour que je pusse aussi me rendre utile, mon père m'avait confié une boîte pleine de sucreries et de réglisse ; je la portais pendue au cou par une ficelle, et lorsque la bonne criait : « Qui est-ce qui tousse ? », des voix sans timbre râlaient : « Moi, moi » dans tous les coins, si bien que je me sauvais avec ma marchandise, épouvanté.

Ce cauchemar dura des semaines, après quoi le beau temps vint. Au soleil d'avril, ces images de meurtre mollirent, et peu à peu s'atténuèrent jusqu'à me devenir indifférentes ; les pantalons rouges ne me firent plus peur, et je n'eus bientôt pas de meilleur ami qu'un grand diable de zouave recueilli par mon père et qui nous servit jusqu'à l'été.

Ensuite, de longues années durent s'écouler, que rien ne date ; je grandis dans l'affection des miens, normalement, et sans qu'aucun présage permît de me distinguer des autres enfants.

– Tu étais bien gentil quand tu étais petit, disait ma mère.

J'étais bien gentil, et voilà tout.

Nous habitons une maison fort ancienne, située dans le quartier bas de la ville ; on y accédait par une sorte de voûte sombre qui se fermait, le soir, au moyen d'une énorme porte bardée de fer et dont le fracas me faisait sursauter dans mon lit. Nous en occupons deux étages, le troisième et dernier étant loué par un graveur de lettres nommé Hubertin, sa femme et sa belle-sœur.

Ces braves gens m'avaient pris en amitié et m'attiraient chez eux ; je ne me faisais pas prier, l'établi du graveur, la boule de verre remplie d'eau colorée et les outils rangés le long du mur me remplissaient d'admiration. Je restais parfois des heures à suivre la main conduisant le burin dans le cuivre, et, de temps à autre, lorsqu'il s'interrompait, Hubertin, se tournant vers moi, disait de sa bonne grosse voix :

– Tu voudrais bien être graveur, pas vrai, Jacques ?

– Oh oui ! répondais-je.

– Alors dépêche-toi de grandir, et je t'apprendrai.

Nos fenêtres donnaient en grande partie sur une petite place raboteuse, ornée en son milieu d'une fontaine croulante de vétusté et d'un kiosque, où, l'été, un vieil homme vendait des fruits, et, l'hiver, des marrons. De là, je voyais se répéter les actes toujours pareils des boutiquiers et des voisins ; j'y passai bien des heures, assis à lire ou à ne rien faire.

Quant à la ville, assez montueuse à l'origine, elle avait en se développant conquis les coteaux d'alentour, dévalé le long des pentes et gagné la plaine. Elle y ruisselait de toutes parts, et ses dernières maisons, celles qui confinaient à la campagne, semblaient dans le vert des prés d'innombrables éclaboussures d'écume.

Au nord, elles atteignaient presque la grande forêt du Verdon. Au sud, elles s'arrêtaient à la Mouline, tassées les unes sur les autres devant cet obstacle comme pour y prendre leur élan. Quelques-unes l'avaient franchi, deux ou trois cahutes de mauvaise renommée, du côté desquelles les gens bien n'aimaient pas à être vus. À l'est et à l'ouest, où leur course était plus facile, elles s'en allaient à l'aventure, un peu canalisées cependant par la grande route de Bolle à Ermeu, qui en menait bon nombre presque aux confins de ces villages.

Par-delà les bois du Verdon on apercevait le cône bleuâtre de la Drèche, et, sur la droite, dans un court fléchissement de l'horizon, un tout petit morceau de la Dent Noire, qui le matin luisait au soleil.

De l'autre côté de la Mouline l'horizon, par contre, s'élevait brusquement, comme un mur. Une petite côte pelée, galeuse et pleine de tessons, du matin au soir remplie de claquements de fouet et d'injures. Toutes les déjections de la ville affluaient là, en tas où les gueux fouillaient, le soir, avec

des crochets. Quatre tombereaux rangés en bataille se silhouettaient à son faîte.

Pour voir plus loin il fallait grimper là-haut ; je le faisais souvent. On découvrait alors un amas de champs, de forêts et de villages, s'étageant jusqu'au pied de l'immense et morne Jura, dont la découpure barrait le ciel tellement, que, pour l'embrasser en son entier, il fallait faire un tour sur soi-même. Des routes éblouissantes de blancheur s'entrecroisaient partout ; très loin, vers l'extrême sud, le lac étendait sa nappe vaporeuse, soudain nette et couleur d'ardoise lorsque soufflait le vent d'ouest.

Dans ce cadre s'écoulèrent mes premières années ; j'en parcourus tout ce qui était accessible à des jambes inlassables : avec mes parents d'abord, le dimanche, promenades revêches où je devais courir sans cesse pour rattraper les miens, seul, plus tard, alors que j'usais ma fièvre dans les halliers et sur les routes, de l'aube à la nuit.

J'avais un petit camarade, fils d'un faïencier du voisinage nommé Vincent ; nous étions du même âge et passions ensemble le meilleur de nos journées. À quoi faire, je me le demande ; mais ce qui reste clair dans mon esprit, c'est une certaine après-midi de juin. Je nous vois encore, lui marchant sur le petit mur qui bordait la Mouline, et moi derrière. Ignorant ma présence, il s'en allait sifflant, les mains dans les poches, quand soudain mon ombre, que le soleil couchant poussait de son côté, l'atteignit. Comme il se retournait pour voir, son pied glissa, il fit un effort pour se rattraper, n'y parvint pas et tomba la tête la première. L'eau était basse malheureusement, son front porta sur un des rochers qui servaient de soubassement au mur, et, deux minutes plus tard, on le tirait de là évanoui et le crâne fendu.

Longtemps il délira, mais des soins entendus le sauvèrent. J'allais le voir chaque jour, mais quelle ne fut pas ma stupeur, la première fois qu'il put parler, de l'entendre m'accuser de l'avoir poussé, moi !...

– Tu m'as poussé ! oui, tu m'as poussé !... Et volontairement !

Et comme je m'indignais :

– Ne nie pas, c'est inutile, puisque j'ai senti ta main là !

J'eus beau protester, l'adjurer, rien n'y fit ; la légende s'accrédita. Je fus et restai « celui qui avait poussé le petit Vincent dans la rivière ». Ses parents mêmes, qui jusqu'alors m'avaient choyé à l'égal de leur fils, ne m'invitèrent plus que de loin en loin, pour finalement ne plus m'inviter du tout. Quant à lui, il guérit, mais l'ébranlement causé par la chute arrêta son développement et lui oblitéra l'intelligence. Nous nous perdîmes tôt de vue ; j'appris plus tard qu'il était mort à vingt-quatre ans, alcoolique et misérable.

À cette heure, après tant d'années et malgré de plus lourds remords, je ne puis sans trembler songer à cette scène.

« J'ai senti ta main là ! », disait-il, et ses yeux véhéments témoignaient d'une irréfutable certitude.

Jamais je ne parvins à comprendre les raisons qui avaient pu l'amener à émettre une aussi monstrueuse affirmation ; j'en fus longtemps troublé, puis les jours s'écoulèrent et j'oubliai : la vie n'était-elle pas là !

Sur ces entrefaites, on me mit au collège. J'y vécus sans que ma présence ajoutât à la classe d'autre élément qu'un nom ; je n'ai, durant les sept années que je végétais dans ce lieu néfaste, conquis ni un ami ni un savoir véritables, et je n'y pense qu'avec déplaisir. Les professeurs s'accordaient à me reconnaître des moyens, mais le difficile était

de les préciser. Pour l'un, j'étais intelligent, compréhensif et paresseux; pour l'autre, mon intelligence ne saillait pas, ou peu, mais j'avais en revanche des trésors d'application et de volonté.

Autant qu'il me semble, j'étais un garçon plutôt agréable et même gai, qui ne manifesta d'aptitudes particulières pour rien, sinon l'histoire et la géographie; dans les autres branches, je n'obtins jamais que des notes moyennes, sans d'ailleurs que j'en souffrisse aucunement. Mais à quoi bon s'attarder au souvenir de ces temps moroses! D'interminables séances, perdues à entendre ànonner des professeurs irascibles; des après-midi d'été, lourdes, pleines de mouches et de torpeur, d'autres, en hiver, sous le gaz, la classe entière sommeillant dans la pestilence des latrines et du charbon!

Les seules minutes heureuses étaient celles de liberté. Oh! les cris d'apaches à chaque sortie, et quelle joie forcenée à dilater ses poumons dans le grand air!

De tous mes camarades, le seul avec lequel je me liai particulièrement fut un petit Niçois, fils d'une veuve qui habitait la Ville haute et s'appelait Musso. Nous avions des sympathies et des goûts communs; je revois encore grâce à lui, hors l'épaisse monotonie de ces temps, quelques journées délicieuses et dont la fraîcheur me durerait, si...

Promenades en forêt où nous faisions la guerre à la façon des Peaux-Rouges, chasses aux moineaux, pêches aux écrevisses, escalades des rochers de Grand-Lieu qui me coûtèrent tant de fonds de culotte, que tout cela est loin!

Un matin, retirant son courrier de la boîte aux lettres, mon père y trouva une enveloppe à l'adresse d'Hubertin et glissée là par erreur; il m'envoya la remettre au destinataire. C'était une fête pour moi d'aller chez le graveur, et j'en

guettais les occasions. Je trouvai la porte de l'appartement ouverte; il n'y avait personne dans le vestibule, et seuls le balancier de la grande horloge et son geste lent lui donnaient apparence de vie. Par la baie entrouverte du fond je vis l'atelier mangé de soleil, et, courbé sur sa tâche, le masque barbu d'Hubertin. Je fus une fois de plus frappé du contraste qu'offraient ses traits rudes, sa taille et ses mains puissantes avec la minutie de son travail. Il me semble encore le voir, trapu, massif, l'outil menu bougeant à peine entre ses doigts. De temps à autre, il soufflait sur les esquilles de métal soulevées par le burin, passait sa manche sur le cuivre et reprenait son trait, le sourcil tout gonflé d'attention. Je résolus de le surprendre, et, retenant mon souffle, j'entrai sur la pointe des pieds. Lui, tout à sa tâche, ne voyait rien; il sifflotait du bout des lèvres, en s'interrompant parfois aux endroits difficiles. En trois pas, je fus à sa portée. Alors, brusquement, de toute la violence de mes poumons, je lui criai dans l'oreille:

– Le facteur!...

Et comme je m'étais un peu reculé pour jouir de l'effet, je le vis se dresser tout debout, cependant que de sa gorge s'échappait un cri terrible; puis il se retourna.

J'entrevis une seconde la boule de ses yeux désorbités et les traits tordus de sa face; de ses deux mains il battit l'air, et s'écroula sur le plancher.

Je demeurai pétrifié, tandis qu'à ma lèvre le rire prévu se changeait en grimace d'épouvante, puis j'osai regarder et je compris.

Dans son pouce gauche, sous l'ongle, le burin disparaissait à demi, fiché dans l'os.

À mon tour je criai, mais je crois bien que la voix ne sortit pas, ensuite je me précipitai dehors, appelant au secours;

on vint de toutes parts. Hubertin, raide dans sa blouse noire, ne bronchait pas ; il avait la peau couleur de cire, les yeux grands ouverts, avec, aux lèvres, un imperceptible tremblement. En vain sa femme se multiplia, lui fit respirer des sels et lui baigna les tempes d'eau vinaigrée, rien n'y fit ; il demeurait inerte, mais l'œil immense continuait à vivre, et me fixait.

Affolé, je courus me cacher chez les miens. Là, je dus préciser tous les détails. Par prudence, je les décrivis à ma façon. Je racontai qu'au moment où je déposais la lettre sur la table et qu'Hubertin à demi tourné me remerciait, il avait soudain poussé un grand cri, et presque aussitôt était tombé comme une masse. La chose n'ayant pas eu de témoins, rien n'autorisait à douter de ma parole ; on me crut donc, et ma mère, me voyant tout pâle, me prodigua ses soins.

Le soir nous apprîmes que le docteur, bien qu'ayant retiré l'outil de la blessure, manifestait des inquiétudes. Hubertin n'avait pas repris connaissance, et toute la nuit sa fenêtre fut éclairée.

Le lendemain, même état, plutôt pire. Il avait, paraît-il, prononcé quelques mots incohérents, parmi lesquels revenait mon nom ; je ne vivais plus. Ensuite, des accidents tétaniques se produisirent – sans doute quelque parcelle de cuivre avait-elle pénétré dans l'os –, puis la gangrène vint. On essaya de lutter, il fallut couper le doigt ; trop tard, le bras était atteint. Une deuxième opération ne fit qu'aggraver les choses, le mal empira, le malheureux Hubertin fut condamné.

Cinq jours encore il hurla de douleur, en continuant à m'appeler dans son délire, et mourut le samedi d'après sur la fin du jour.



Table

AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE PREMIER	13
CHAPITRE II	39

*Achevé d'imprimer en juin 2023
par l'imprimerie Flex Print Ink, Bulgarie*